

LE MONDE IRANIEN ORIENTAL ENTRE LE III^e/IX^e ET LE IV^e/X^e SIÈCLES

The Persians differed from these other people in having a secular, and not merely a religious tradition of national life, strong enough to withstand a change of faith.

Clifford Edmund Bosworth

Une discussion approfondie de la situation politique et sociale de la région iranienne orientale à l'époque pré-mongole dépasse la portée de cette étude. Et pourtant, il nous paraît utile de soulever certaines questions qui émergent des reconstitutions historiques et qui contribuent à une meilleure compréhension du contexte politique et culturel dans lequel se situe le corpus épigraphique que nous allons étudier.

Nous nous concentrerons, dans un premier temps, sur les pratiques de légitimation du pouvoir des premières dynasties musulmanes orientales, leur rapport avec le califat et leur pouvoir militaire qui était, au moins en apparence, mis au service de la défense de l'Islam. Dans un deuxième temps, nous évoquerons les étapes de formation de la langue persane moderne et de son affirmation comme langue littéraire des cours orientales. L'histoire des Ghaznavides et de leurs rapports avec les dynasties contemporaines sera traitée de manière plus approfondie dans le chapitre suivant (4.1).

Bien que les données textuelles et matérielles connues à l'heure actuelle ne permettent de retracer l'histoire de l'Iran pré-mongol que de manière incomplète, l'avancement des recherches archéologiques, ainsi que le renouvellement des études sur les sources écrites et les matériaux, encouragent aujourd'hui une actualisation des connaissances de cette période. C'est pourquoi, au fil de notre analyse, nous chercherons à mettre en avant, à côté des ouvrages de référence, des nouvelles études qui ont été proposées sur des aspects divers de l'histoire politique et culturelle de la région. Un tableau chronologique et une carte de la région iranienne permettront de situer dans l'espace et dans le temps les différentes dynasties que nous allons évoquer et d'observer la portée de leur pouvoir sur un plan synchronique et diachronique (voir Pl. X.1 ; XI.1).²²⁷

²²⁷ La chronologie adoptée est basée, sauf indication contraire, sur l'étude de Bosworth (1996a).

3.1 La légitimation du pouvoir chez les premières dynasties de l'Est musulman

3.1.1 Vers une autonomie gouvernementale des provinces orientales

Le III^e/IX^e siècle marqua un tournant fondamental dans l'administration des provinces orientales du califat : en effet, c'est à cette époque que le rapport tributaire avec les populations du Khurasan et des régions limitrophes s'achève et que des dynasties locales s'affirment comme partie prenante de la scène politique. À l'issue de nombreuses révoltes qui ont éclaté dans l'Est du califat et généralement inspirées de l'action d'Abū Muslim (m. 137/775), ce fut la répartition des territoires entre les deux fils du calife Harūn al-Rašīd (170-193/786-809), al-Amīn et al-Ma'mūn, qui a permis de jeter les bases pour une autonomie *de facto* des provinces orientales.²²⁸

Les Tāhirides

Entre 205/821 et 259/873, un commandant militaire d'origine iranienne, Tāhir b. Ḥusayn, et quatre de ses descendants furent successivement nommés gouverneurs du Khurasan par le calife.²²⁹ Cela constitua sans doute une rupture dans la tradition administrative califale, puisque, pour la première fois, le principe dynastique fut adopté comme critère de succession des gouverneurs.²³⁰ Cependant, les questions du degré d'indépendance des Tāhirides et de leur contribution effective aux processus de fragmentation du califat font encore l'objet d'un débat chez les historiens.²³¹

Sans entrer dans cette discussion, nous nous limiterons ici à évoquer deux événements significatifs qui se produisirent sous le gouvernorat du Tāhiride 'Abd Allāh (213-230/828-844) et qui étaient destinés à avoir des conséquences de longue durée : le premier ce fut le déplacement du centre du pouvoir de Merv – capitale du Khurasan depuis la conquête arabe

²²⁸ Voir Mottahedeh 1975 ; Kennedy 1986, p. 132-47.

²²⁹ Sur l'histoire des Tāhirides, voir Bosworth 1975a, p. 90-106 ; Daniel 2015.

²³⁰ Un précédent significatif concernant la transmission du pouvoir au sein d'une même famille est celui de la famille des Barmakides, originaire de Balkh, de laquelle descendirent plusieurs vizirs et hauts fonctionnaires des premiers 'Abbāsides (deuxième moitié II^e/VIII^e s.), voir Mottahedeh 1975, p. 68-71.

²³¹ Sur la base d'argumentations très diverses, certains chercheurs mettent l'accent sur l'autonomie des Tāhirides (Barthold 1968, p. 212 ; de la Vaissière 2007, p. 255-56 ; Daniel 2015), d'autres insistent sur leur lien avec le système administratif du califat (Bosworth 1975a, p. 90, 104 ; Kennedy 1986, p. 161).

au I^e/VII^e siècle – à Nīšāpūr qui resta le centre nerveux de la vie politique et culturelle de la région au moins jusqu’à l’époque seljuqide. Le deuxième consista en la cession du contrôle de la Transoxiane à la famille des Sāmānides. Cette région jouait un rôle très important dans l’économie du califat, en permettant les échanges commerciaux avec l’Asie centrale et, en particulier, l’approvisionnement des esclaves turcs (*mamlūk* ou *ġulām*) qui composaient la garde militaire du calife.²³² Chargés de la défense des frontières et des routes commerciales menacées par les Turcs des steppes, mais aussi de l’interaction avec les pouvoirs locaux, les membres de la famille sāmānide devinrent à leur tour des alliés fidèles du calife et consolidèrent leur pouvoir en Transoxiane.²³³

Les Saffārides

L’étape ultérieure du morcellement de la zone orientale du califat est constituée par l’affirmation des Saffārides dans le Sistan.²³⁴ Le fondateur de cette lignée, Ya‘qūb b. Layṭ, était le chef d’un groupe de ‘*ayyārs* qui s’étaient mobilisés dans cette région pour combattre le mouvement des kharijites.²³⁵ En 247/861, il fut proclamé *amīr* du Sistan et, après avoir élargi son pouvoir à travers des campagnes militaires dans les régions du Ruḥḥaj, du Zamīndāvar et du Zābulistān, il se prépara à attaquer le Khurasan.²³⁶ L’entrée de Ya‘qūb à Nīšāpūr en 259/873 détermina la chute des Tāhirides en Orient. En outre, l’armée saffāride continua son avancée en direction de l’Iraq : sous la menace d’une invasion imminente de Bagdad, le calife al-Mu‘taṣim émit un diplôme d’investiture qui accordait à Ya‘qūb la quasi-totalité des provinces orientales, mais il révoqua aussitôt ce mandat après la défaite du Saffāride par l’armée califale en 262/876.²³⁷ Cet épisode montre bien comment les investitures califales pouvaient être dictées par des raisons de *Realpolitik* et servir à

²³² Sur l’importance acquise par cette branche de l’armée califale sous al-Mu‘taṣim (r. 218-27/833-42), voir Kennedy 1986, p. 158-61. Les origines et modalités du commerce d’esclaves militaires turcs entre l’Asie centrale et le califat ont été approfondies par de La Vaissière (2007). Nous signalons aussi un projet de recherche en cours intitulé *Dirhams for Slaves* et dirigé par Luke Treadwell (University of Oxford), qui se propose d’étudier, à partir des sources numismatiques, les routes d’un marché d’esclaves slaves actif entre le III^e/IX^e et le V^e/XI^e s. Voir : < <http://krc.orient.ox.ac.uk/dirhamsforslaves/index.php/en/> > (dernière consultation juillet 2017).

²³³ Bosworth 1975a, p. 98-100 ; Treadwell 1991, p. 79-82.

²³⁴ Pour une étude des différentes branches de cette dynastie, voir Bosworth 1994 ; pour une reconstitution de l’histoire des premiers Saffārides basée sur les sources numismatiques, voir Tor 2002b.

²³⁵ Pour une analyse approfondie de l’action des ‘*ayyārs* dans le monde musulman médiéval, avec une attention particulière au contexte du Sistan, voir Tor 2007.

²³⁶ Sur les campagnes militaires de Ya‘qūb en Orient, voir Bosworth 1994, p. 83-108.

²³⁷ *Tārīḥ-i Sīstān*, p. 228 ; Bosworth 1994, p. 155-61.

reconnaître un pouvoir déjà consolidé dans les faits ou encore à contrer une menace à la stabilité de l'autorité centrale.

Le frère de Ya'qūb, 'Amr, qui lui succéda en 265/879, montra une attitude plus conciliante envers le calife. Après de nombreuses campagnes contre des commandants militaires locaux, il réussit à rétablir le pouvoir saffāride sur le Khurasan en 283/896, et, deux ans plus tard, al-Mu'taḍid confirma son investiture sur le Sistan, le Khurasan, l'Iran occidental et le Sind et ajouta pour la première fois à ces territoires la Transoxiane.²³⁸ L'État saffāride était à son apogée, mais 'Amr souhaita rendre effectif son pouvoir sur la Transoxiane à travers l'affrontement militaire avec Isma'īl b. Aḥmad qui s'était entre-temps affirmé à la tête de la famille sāmānide. Dans la bataille qui eut lieu aux environs de Balkh en 287/900, 'Amr fut rapidement capturé par Isma'īl et envoyé à Bagdad, où il fut exécuté en 289/902.

Les Sāmānides

Isma'īl est considéré comme le fondateur de l'État sāmānide : à la suite de sa victoire sur 'Amr b. Layṭ, le calife al-Mu'taḍid lui accorda une patente d'investiture sur un territoire immense, s'étendant de Rayy au Ferghana et du Khwarazm jusqu'aux frontières indiennes.²³⁹ Ainsi, Isma'īl se transforma de gouverneur de la province périphérique de Boukhara en souverain d'un territoire qui faisait la taille d'un empire. Les Sāmānides ne payèrent jamais de tribut, mais ils continuèrent de manifester leur respect au calife sous la forme de cadeaux et d'esclaves. Bien que leur État fût formellement rattaché au califat, il prit rapidement la forme d'une entité politique parallèle. Sa capitale Boukhara devint une seconde Bagdad et l'administration des provinces fut basée sur un système de gouverneurs régionaux (dans les villes de la Transoxiane et du Khurasan) et de pouvoirs vassaux (ex. les Bānījūrīdes du Ḥuttal, les Farighūnīdes du Jūzjān, etc.).²⁴⁰ Un tel modèle étatique était clairement inspiré de celui du califat 'abbāside, mais Isma'īl et ses descendants récupérèrent aussi certaines pratiques liées aux anciennes traditions royales sogdienne et iranienne, tout en réalisant une synthèse culturelle destinée à être perpétuée par les dynasties qui leur succédèrent.²⁴¹

²³⁸ Bosworth 1975a, p. 116-20 ; *Id.*, 1994, p. 186-88, 193-222.

²³⁹ Sur l'histoire de Sāmānides, voir Frye 1975 ; Treadwell 1991.

²⁴⁰ Pour une liste détaillée des provinces et un aperçu de leur administration, voir Treadwell 1991, p. 104-21 ; les régions du Sistan et du Ṭabaristān furent probablement celles où la domination sāmānide demeura plus instable, si l'on exclut certaines zones périphériques comme le Sind où le pouvoir était purement nominal.

²⁴¹ Bernardini 2003, p. 58-60. La question de l'appropriation de certaines pratiques concrètement ou symboliquement liées au passé iranien a été l'un des thèmes centraux d'une conférence intitulée *Iran*

La deuxième moitié du IV^e/X^e siècle fut marquée par les révoltes des gouverneurs qui rivalisaient pour le contrôle des centres du Khurasan et des autres provinces sāmānides. Ces rebelles étaient pour la plupart des commandants militaires d'origine turque centrasiatique, pouvant compter sur une armée personnelle.²⁴² Selon les convenances politiques, ils appuyaient leurs revendications sur le soutien des Sāmānides ou des dynasties rivales de ceux-ci : les Būyides, qui s'étaient entre-temps affirmés dans l'Iran occidental,²⁴³ ainsi que le clan turc de Buğrā Ḥān Hārūn (ou Ḥasan), duquel descendra la dynastie connue sous le nom de Qarakhanides (ou Ilak-Khanides).²⁴⁴ Finalement, ce furent les forces qarakhanides, guidées par l'Ilig Ḥān (ou Ilak Ḥān) Naṣr b. 'Alī, qui occupèrent Boukhara et déposèrent le souverain sāmānide 'Abd al-Malik II en 389/999. C'est également dans cette phase finale de l'État sāmānide que les premiers membres de la lignée ghaznavide préparèrent les conditions de leur montée au pouvoir à Ghazni et dans le Khurasan, comme nous le verrons plus en détail (4.1.1).

3.1.2 Les stratégies de légitimation du pouvoir

Le mythe des ancêtres

Les dynasties qui, à partir du III^e/IX^e siècle, affirmèrent leur pouvoir dans les territoires iraniens étaient parfois d'origine obscure ou assez modeste, à l'exemple des Saffārides, issus d'une famille de chaudronniers, ou des Ghaznavides, descendants d'un esclave militaire affranchi (4.1.1). Cependant, les chroniqueurs et poètes s'efforcèrent de créer des connexions généalogiques de ces lignées avec la noblesse arabe ou, plus fréquemment, avec des personnages de la tradition épique iranienne, tout en inaugurant une pratique qui restera très

Resurgent? Politics, Literature and Trade in the Samanid Era qui s'est tenue à Oxford en septembre 2014. À cette occasion, Treadwell a proposé de décrire le processus inauguré par les Sāmānides en termes de « transformative continuity », tandis qu'Aleksandr Naymark a suggéré de marquer plus nettement le changement à travers la définition de « Iran re-invented ».

²⁴² L'influence politique de ces chefs d'armée est démontrée par le nombre considérable de noms turcs qui apparaissent sur les monnaies frappées à Boukhara au IV^e/X^e s. Atakhodjaev 2002, p. 260-65.

²⁴³ Les membres de cette dynastie shi'ite parvinrent non seulement à soustraire aux Sāmānides le Fars et le Kirman, mais aussi à conquérir Bagdad et à mettre le calife sous tutelle (333/945). La domination būyide sur Bagdad se prolongea jusqu'en 477/1055, quand les Seljuqides entrèrent à leur tour dans la capitale du califat (voir 4.1.2). Sur l'histoire des Būyides, voir Busse 1975 ; Kennedy 1986, p. 212-49.

²⁴⁴ En 382/992, Buğrā Ḥān réussit à s'installer quelques mois sur le trône du Sāmānide Nūḥ II. Sur l'histoire des Qarakhanides, voir Davidovič 1998 ; Biran 2004. Nous signalons également les diverses contributions réunies dans un volume consacré aux « Études karakhanides » (Fourniau 2001).

répandue en Iran aux époques médiévale et moderne.²⁴⁵ Ainsi, au moment de leur apogée, les Tāhirides vantaient une double descendance du clan arabe de Ḥuzā'a et du héros iranien Rūstam ;²⁴⁶ les Saffārides se rattachaient à la lignée des souverains d'Iran qui s'étend du légendaire Jamšīd jusqu'aux Sassanides ;²⁴⁷ alors que le noble ancêtre des Sāmānides, investi du titre local de Sāmān ḥudā, était censé descendre du commandant Bahrām Čübīn qui usurpa le trône sassanide en 590.²⁴⁸

Ce procédé de construire des généalogies fictives était devenu si commun à l'aube du V^e/XI^e siècle que les dynasties de souche turque qui prirent le pouvoir en Iran à partir de cette époque n'hésitèrent pas à affirmer, elles aussi, une descendance des figures légendaires de l'Iran ancien. En particulier, le clan du fondateur de la lignée ghaznavide, Sebūktigīn, serait issu d'une branche de l'ancienne monarchie iranienne installée dans les steppes turques.²⁴⁹ Les Qarakhanides et les Seljuqides, quant à eux, faisaient remonter leurs origines à Afrāsiyāb, le roi légendaire du Tūrān dans le *Šāhnāma*, en mêlant des traditions liées à l'épique iranienne à des légendes steppiques.²⁵⁰ Finalement, la dynastie des Ghūrīdes, originaire d'une région montagneuse et isolée au centre de l'Afghanistan, se rattacha *a posteriori* à la figure de Žaḥḥāk, décrit comme un souverain monstrueux et oppresseur dans le *Šāhnāma*.²⁵¹

La « caliphal fiction »

Sous la définition de « caliphal fiction », Bosworth désigne la pratique d'après laquelle les dynasties orientales étaient formellement soumises à Bagdad et recevaient une délégation de pouvoir de la part du calife, tout en agissant dans la réalité comme des gouvernements indépendants.²⁵² Cette pratique avait été forgée sur la base des protocoles en usage dans les différentes provinces du califat et était désormais perfectionnée à l'époque des Sāmānides.

²⁴⁵ Pour une analyse approfondie des origines et de l'ampleur de ce phénomène dans l'Iran pré-mongol, voir Bosworth 1973a, p. 53-62.

²⁴⁶ Bosworth 1973a, p. 56.

²⁴⁷ Cela émerge à la fois du *Tārīḥ-i Sīstān* et d'une *qaṣīda* dédiée à Ya'qūb par le poète arabe Abū Ishāq Ibrāhīm b. Mamšād, voir Bosworth 1973a, p. 59, 60.

²⁴⁸ Treadwell 1991, p. 64-73. Sur l'histoire de Bahrām Čübīn et sa fonction dans le cadre du discours de légitimation des Sāmānides, voir Bosworth 1973a, p. 58, 59 ; Meisami 1999, p. 33-35.

²⁴⁹ Le *Pandnāma* (Nāzīm 1933, p. 610, 621) se réfère de manière générale à « un des rois d'Iran », tandis que Jūzjānī (I, p. 226) soutient la descendance de Sebūktigīn de la famille de Yazdgird III. Par ailleurs, les souverains ghaznavides seront souvent chantés par les poètes en tant que descendants du célèbre empereur sassanide Ḥusraw II, voir Bosworth 1973a, p. 61.

²⁵⁰ Bosworth 1973a, p. 62 ; Hua 2008.

²⁵¹ O' Neal 2015.

²⁵² Bosworth 1982, p. 94.

Elle prévoyait l'envoi d'une patente d'investiture ('*ahd* ou *mansūr*) et d'un étendard ('*alam* ou *liwā*') – souvent assortis d'une épée et d'une robe d'honneur (*hil'a*) – de la part du calife qui demandait en échange la mention de son nom dans les émissions monétaires et dans le sermon du vendredi (*ḥutba*).²⁵³ Ce rapport se manifestait également dans des échanges de cadeaux et dans la titulature : le souverain « délégué » était dit *mawlā* « client », *walī* « ami », *nāṣir* « support », etc. du « Commandeur des croyants » (*Amīr al-mu'minīn*), et le calife pouvait lui accorder des titres officiels (*laqab*) conformément à ses mérites.²⁵⁴

Au-delà des exigences politiques contingentes, la « caliphale fiction » avait un fondement religieux, puisque le calife était considéré, d'après la doctrine sunnite, comme le lieutenant de Dieu sur terre et le seul *īmām* légitime.²⁵⁵ Ainsi, les dynasties musulmanes orthodoxes qui surgirent à partir du III^e/IX^e siècle étaient naturellement soumises à son autorité spirituelle et investies de la mission de défendre et propager la foi islamique à l'intérieur de leurs domaines et au-delà de ses frontières.

3.1.3 Le pouvoir militaire et le *ḡazw*

Plusieurs études ont été consacrées à l'évolution de la notion de *jihād* au cours du califat 'abbāside et ont souligné la « privatisation » et la segmentation de la guerre aux infidèles à partir de la moitié du II^e/VIII^e siècle.²⁵⁶ L'apparition de milices volontaires engagées dans la lutte contre les ennemis de l'Islam est un phénomène multiforme, et, selon les contextes géographiques et sociaux, des définitions différentes affectent ces pratiques militaires. Ainsi, le « combattant de la foi » est dit *muṭaṭawwi'* ;²⁵⁷ *mujāhīd* ou *ḡāzī* – termes référés

²⁵³ Spuler 2015, p. 314-18.

²⁵⁴ Bosworth 1986c, p. 628.

²⁵⁵ Lambton 1981, p. 13-20. Voir aussi Hillenbrand C. 1988, où l'auteur définit le calife comme « the mainspring of all legitimacy » (*Ibid.*, p. 82).

²⁵⁶ Voir par exemple Morabia 1993, p. 99-116 ; Tor 2005 ; Rhoné-Quer 2013 ; *Id.* 2015a.

²⁵⁷ Bosworth 1992 ; Tor 2005.

respectivement aux acteurs du *jihād* et du *ġazw* ;²⁵⁸ *murābiṭ* – définition qui s’applique au combattant du *ribāṭ*, la place forte située dans une région frontalière ;²⁵⁹ ou même *‘ayyār*.²⁶⁰

Conformément à l’esprit du temps, les dynasties qui s’affirmèrent dans les régions orientales à partir du III^e/IX^e siècle, surent exploiter le *jihād* en tant que stratégie de légitimation.²⁶¹ Après avoir affirmé leur pouvoir par la force des armes, leur action politique trouvait une justification nécessaire dans le maintien de la stabilité socio-économique et dans la lutte contre les mouvements hétérodoxes qui menaçaient le califat (ex. les kharijites au Sistan, les shi‘ites en Iran occidental) et ses frontières (ex. les populations infidèles en Asie centrale et en Inde). Au-delà de cette vocation à la défense de l’Islam, les objectifs concrets des campagnes militaires des souverains orientaux étaient souvent l’expansion territoriale ou l’approvisionnement en esclaves et butin de guerre ; de plus, comme souligné par Camille Rhoné-Quer, la plupart de ces campagnes étaient dirigées contre des adversaires musulmans.²⁶²

Les sources narratives médiévales ont contribué dans plusieurs cas à augmenter ce décalage entre la pratique et l’idéal : ainsi, le Saffāride Ya ‘qūb b. Layṭ a été condamné par une partie considérable de la tradition historiographique qui reflétait les positions des ‘Abbāsides et, encore plus, des Sāmānides.²⁶³ En dépit de ce discrédit, plusieurs aspects de l’action politique de ce personnage peuvent être interprétés comme la mission d’un *mutaṭawwi‘* animé par des idéaux religieux authentiques.²⁶⁴ En revanche, les sources médiévales ont transmis un portrait du Sāmānide Isma‘īl en tant que modèle du « souverain-*ġāzī* », tout en mettant l’accent sur sa piété et sa justice, plutôt que sur son réalisme

²⁵⁸ Le mot arabe *ġazw* (ou *ġazwa* ou *ġazā*) désignait à l’origine une razzia, mais a progressivement acquis, dans la perspective islamique, le sens de raid contre les mécréants (Mélikoff 1965).

²⁵⁹ Il faudra remarquer que le terme *ribāṭ* est employé dans les sources médiévales pour décrire des structures défensives ainsi que des institutions hôtelières ou religieuses (Chabbi et Rabbat 1994). Sur la diffusion et la diversité des *ribāṭs* dans l’Orient musulman pré-mongol, voir Rhoné 2003. Voir aussi La Vaissière (2008) qui retrace les origines du *ribāṭ* d’Asie centrale ainsi que l’évolution de cette institution à l’époque sāmānide.

²⁶⁰ Tor (2009, p. 11-35), à travers une analyse des nombreuses significations et de l’étymologie du terme *‘ayyār* (litt. « l’errant »), a illustré ses liens avec le mouvement de la *mutaṭawwi‘a*, ainsi qu’avec l’idéal de la *futuwwa* (« chevalerie »), en soulignant que le sens moderne de *‘ayyār* comme « bandit » ne peut s’appliquer que de façon anachronique aux sources médiévales.

²⁶¹ Tor 2005, p. 570, 571 ; *Id.* 2009, p. 280-84 ; Rhoné-Quer 2015b, p. 349, 350.

²⁶² Rhoné-Quer 2013 ; *Id.* 2015b, p. 348.

²⁶³ Bosworth 1994, p. 15, 16 ; Tor 2002a, p. 250-52.

²⁶⁴ Cette réhabilitation de la figure de Ya ‘qūb a été proposée par Tor (2002a) sur la base d’une nouvelle analyse et mise en contexte des sources ; cependant, Rhoné-Quer (2015a, p. 23) a montré son scepticisme quant au primat des convictions religieuses du Saffāride sur ses intérêt politiques.

politique.²⁶⁵ Toutefois, l'étude approfondie de Jürgen Paul sur la composition de l'armée sāmānide a montré que, après avoir battu 'Amr b. Layt grâce à la participation de troupes volontaires, Isma'īl ne pouvait plus compter uniquement sur la loyauté des *gāzīs* et des effectifs contrôlés par les élites locales, et que son projet politique demandait la création d'une armée rétribuée.²⁶⁶

Cette armée était composée, au moins en partie, d'esclaves militaires d'origine turque, conformément au modèle de l'armée califale.²⁶⁷ Nous signalons cependant que la question de la prépondérance du corps des *mamlūks/gulāms* dans les armées des Sāmānides et des autres dynasties orientales a été remise en question par certaines enquêtes récentes qui mettent l'accent sur la composition hétérogène des armées réunies dans l'Iran médiéval.²⁶⁸ Ces mêmes études ont souligné à quel point l'intermittence du contrôle des forces militaires eut un poids déterminant dans le processus du déclin du pouvoir sāmānide dans la deuxième moitié du IV^e/X^e siècle. Cette instabilité était causée, d'une part, par l'aliénation des élites religieuses et de l'aristocratie locale qui dirigeaient les troupes volontaires, et, d'autre part, par l'incapacité de répondre aux prétentions financières et aux ambitions des commandants militaires turcs.²⁶⁹

L'État ghaznavide – présenté par l'historiographie comme l'héritier direct du pouvoir sāmānide – s'inscrit dans la continuité des phénomènes que nous avons analysés. En effet, les membres de cette dynastie perpétuèrent la « califal fiction » et cherchèrent à justifier leurs actions militaires dans une perspective religieuse, en tant que moyen de répression des mouvements hétérodoxes et de missions de *gāzw* contre les infidèles de l'Inde. Cependant, la montée au pouvoir de Maḥmūd b. Sebūktigīn entraîna des éléments de rupture avec le paradigme tracé par les pouvoirs antérieurs : alors qu'il était lui-même le fils d'un esclave turc affranchi, Maḥmūd ne se contenta pas de mettre son service militaire à la disposition de l'autorité sāmānide, mais il fonda lui-même un État, tout en intégrant à plein titre la

²⁶⁵ Treadwell 1991, p. 100-103 ; Paul J. 1994 ; Rhoné-Quer 2015b, p. 352, 353.

²⁶⁶ Paul J. 1994, p. 24-27. En décrivant la bataille contre 'Amr b. Layt, le *Tārīḥ-i Sīstān* (p. 254, 256) se réfère explicitement à Isma'īl et à ses soldats en tant que *gāzīs* ; voir aussi Tor 2008, p. 215.

²⁶⁷ Bosworth 1965c. Il faudra noter que la plupart des *gulāms* étaient affranchis et se convertissaient à l'Islam avant d'entrer au service dans les armées musulmanes (Tor 2008, p. 213).

²⁶⁸ Paul J. 1994 ; Tor 2008 ; Rhoné-Quer 2013.

²⁶⁹ Paul J. 1994, p. 31-33 ; Tor 2008, p. 217.

composante turque dans le modèle politique de l'Iran médiéval (4.1.1).²⁷⁰ En outre, ce souverain eut le soin d'assurer, au moins à l'apogée de son règne, un contrôle étroit sur les différents corps de l'armée et sur les chefs des *gāzīs*. Il perfectionna ainsi le modèle du « souverain-combattant » et il resta connu sous le nom de Maḥmūd le *gāzī*.²⁷¹ Mais avant de plonger dans l'histoire de la dynastie ghaznavide, nous nous attarderons sur la situation linguistique et le contexte culturel de l'Iran oriental dans les phases qui précèdent l'affirmation de ce pouvoir.

²⁷⁰ Tor 2009, p. 209.

²⁷¹ Paul J. 2006, p. 3, 14, 15. L'épithète *gāzī* est souvent associée au nom de ce souverain dans les sources littéraires, mais nous remarquons que les appellations *gāzī*, *amīr gāzī* et *sulṭān gāzī* sont également attestées en référence à Sebūktigīn et à Mas'ūd b. Maḥmūd (Giunta et Bresc 2004, p. 182, 189, 194). Sur la construction de la figure de Maḥmūd en tant que modèle du souverain-*gāzī* dans la littérature ghaznavide, voir Anooshahr 2009a, p. 58-73.

3.2 L'émergence de la langue persane moderne et le panorama culturel de l'Iran oriental

Avant d'aborder l'analyse d'un corpus qui comprend certains des plus anciens documents épigraphiques en persan moderne, il nous paraît utile de retracer brièvement les phases de la formation de cette langue, qui font encore l'objet de débat parmi les chercheurs. Puisque toutes les inscriptions que nous allons étudier semblent correspondre à des fragments poétiques, une attention particulière sera consacrée à la place de la poésie dans la production littéraire associée aux premières dynasties musulmanes orientales.

3.2.1 Le persan moderne : « renaissance » ou mûrissement ?

Les historiens de la littérature ont souvent décrit la production littéraire en poésie et en prose datant du IV^e/X^e siècle en termes de « linguistic *šū ubiyya* » et l'ont interprétée comme l'un des signes d'une « renaissance » de la culture persane.²⁷² Grâce au mécénat des nouveaux souverains musulmans d'Iran, la langue persane aurait trouvé dans l'alphabet, la prosodie et les genres littéraires arabes des nouvelles voies d'expression et serait entrée dans la dernière phase de son développement, celle dite « moderne » ou « classique ».

Les experts de linguistique historique, quant à eux, sont plus enclins à interpréter ce phénomène comme le résultat d'un long processus de développement plutôt que comme une rupture. Ainsi, Ludwig Paul aborde en ces termes la définition du « Early New Persian » :

What seems, seen from a historical bird's eye view, to constitute a decisive linguistic break was actually a slow and steady development of over 200 years, betraying many moments of continuity. [...] ²⁷³

Malheureusement, la situation linguistique du monde iranien pendant les deux siècles qui s'intercalent entre les derniers témoignages du moyen perse en usage à l'époque sassanide (VII^e siècle) et la diffusion du persan moderne écrit en alphabet arabe (III^e/IX^e siècle)

²⁷² Voir à ce sujet Richter-Bernburg 1974 ; Mottahedeh 1976 ; Meisami 1993, p. 248, 249.

²⁷³ Paul L. 2013. La langue des premières phases du persan moderne, du II^e/VIII^e au début du VII^e/XIII^e s., est définie comme « Early New Persian » (ENP), celle employée aux époques ultérieures comme « modern New Persian » (NP).

présente encore plusieurs zones d'ombre, alors que la rareté des sources écrites complique l'étude de cette phase d'évolution et de transformation de la langue persane.

Plusieurs chercheurs ont contribué à retracer les étapes de l'émergence du persan moderne, et en premier lieu Gilbert Lazard, spécialiste à la fois de linguistique et de littérature persane, qui a consacré de nombreuses études à la question de la genèse de cette langue.²⁷⁴ Ce grand savant a également le mérite d'avoir fourni des anthologies et une analyse critique des premiers textes en prose et en poésie qui témoignent de l'emploi du persan moderne.²⁷⁵ Les travaux de Lazard constituent encore actuellement des ouvrages de référence, bien que des études plus récentes aient pu apporter des éclairages ultérieurs, à travers l'analyse de nouvelles sources ou de phénomènes linguistiques particuliers.²⁷⁶

Une discussion approfondie sur la phase de formation du persan moderne ne trouve malheureusement pas de place dans le cadre de cette thèse ; nous nous limiterons donc à évoquer quelques points qui émergent des reconstitutions de linguistes. Le premier point concerne la coexistence, aux VII^e-VIII^e siècles, de plusieurs dialectes iraniens utilisés dans des contextes géographiques et sociaux distincts : Lazard a retracé un cadre de cette segmentation linguistique en se basant principalement sur le témoignage de Ibn al-Muqaffa' (II^e/VIII^e siècle).²⁷⁷ L'hypothèse développée par Lazard au fil de ses différents travaux est que le persan moderne se soit développé à partir de la variante appelée *darī*, répandue dans l'Iran nord-oriental et correspondant vraisemblablement à une langue vernaculaire dérivée de l'idiome des derniers Sassanides.

Comme le laisse percevoir la reconstitution de Lazard, un facteur non négligeable dans ce panorama linguistique très diversifié est celui de l'interaction entre langues écrites et orales. Malgré le fait que cette dynamique soit très difficile à étudier sur la base des sources disponibles, plusieurs études ont souligné l'importance de la dimension de l'oralité pendant les phases de formation du persan moderne.²⁷⁸

²⁷⁴ Un recueil intitulé *La formation de la langue persane* réunit les articles principaux que l'auteur a consacrés à ce sujet au cours de sa carrière (Lazard 1995).

²⁷⁵ Lazard 1963 ; *Id.* 1964.

²⁷⁶ Voir par exemple les diverses contributions réunies dans les actes du Symposium de linguistique iranienne *Persian Origins: early Judaeo-Persian and the Emergence of New Persian* (Paul L. 2003), ainsi que les travaux de Bo Utas (2006, 2013) ou encore l'étude sur l'évolution du système verbal persan par Agnès Lenepveu-Hotz (2014).

²⁷⁷ Lazard 1971 ; *Id.* 1975, p. 598-602

²⁷⁸ Boyce 1957 ; Utas 2013.

Une grande diversité caractérise également la phase de diffusion du persan moderne (III^e-V^e/IX^e-XI^e siècles). En effet, si le persan écrit en lettres arabes correspond à la variante la plus attestée, d'autres formes linguistiques s'étaient développées parallèlement au sein des différentes communautés religieuses du monde iranien : le judéo-persan, écrit en alphabet hébraïque ; le persan manichéen, en écriture manichéenne ; le persan des chrétiens, écrit en syriaque ; le persan zoroastrien, transcrit en pehlevi ou en avestique.²⁷⁹ Bien que certaines variantes continuèrent d'être utilisées dans des milieux restreints, vers la moitié du V^e/XI^e siècle le persan moderne avait atteint son plein développement et s'était affirmé comme langue commune des provinces musulmanes orientales.

L'utilisation du persan comme *lingua franca* d'un territoire qui s'étendait de l'Iran occidental à l'Asie centrale et à l'Inde septentrionale et qui incluait des populations d'origine iranienne, turque, arabe, indienne, etc. est un fait largement reconnu par les chercheurs s'intéressant à l'Iran médiéval.²⁸⁰ Un développement original de ce constat a été proposé par Bo Utas qui a envisagé que l'exigence même d'une langue partagée ait fonctionné comme moteur de la standardisation du persan. Nous concluons cette section sur une citation tirée d'une étude de ce linguiste qui cherche à décrire la genèse du persan moderne en termes de « multicultural construction » :²⁸¹

As a new medium for commerce along the trade routes in Eastern Iran and Central Asia, New Persian could have started as a koinécized, comparatively simplified spoken language, but rather quickly, with the decline of Soghdian as a *lingua franca*, it would have begun to be written with Arabic (and other) characters, developing a gradually standardized orthography and grammar.²⁸²

3.2.2 Le pouvoir légitimateur de la poésie

« New Persian literature, like that of many other countries, begins with poetry ». Avec ce préambule captivant Lazard ouvre le chapitre de la *Cambridge History of Iran* consacré à l'émergence de la langue persane moderne.²⁸³ Les critiques soulevées par Utas contre cette affirmation sont principalement basées sur le décalage chronologique entre les soi-disant

²⁷⁹ Paul L. 2013.

²⁸⁰ Fragner (1999) a développé une réflexion historicisée sur ce phénomène qu'il a appelé de « Persophonie ».

²⁸¹ Utas 2006, p. 186.

²⁸² Utas 2006, p. 189.

²⁸³ Lazard 1975, p. 595.

premiers vers en persan moderne et les manuscrits qui nous les transmettent, ainsi que sur l'idée que ces témoignages sous-entendent une phase antérieure de développement du langage poétique et, peut-être, une transition du domaine de l'oralité à celui de l'écrit.²⁸⁴

Au-delà de la question de l'authenticité et de l'exactitude formelle des vers cités dans des manuscrits plus tardifs, ce qui nous intéresse principalement ici est de noter l'insistance avec laquelle les sources postérieures caractérisent le persan moderne comme ayant été dès ses débuts une langue poétique. Nous remarquons par ailleurs que, parmi les sources complémentaires mentionnées par Utas, une importance particulière est accordée à deux textes en écriture manichéenne publiés par Walter B. Henning et datés par celui-ci entre la fin du III^e/IX^e et le début du IV^e/X^e siècles.²⁸⁵ Ces textes correspondent à des compositions poétiques fragmentaires, lisibles en persan et conformes à la métrique quantitative arabe : un tel témoignage ne fait que renforcer l'idée du rôle central de la poésie au cours de la phase de formation du persan moderne.

En outre, si nous nous tournons vers les anecdotes classiques concernant les « premiers poètes » persans, un lien primordial émerge entre la composition poétique et le pouvoir. Le poète Ḥanzala Bādġīsī, vraisemblablement actif au Khurasan dans la première moitié du III^e/IX^e siècle, est considéré comme le premier auteur de vers persans.²⁸⁶ Bien que Ḥanzala ne fût probablement pas un poète de cour, Niẓāmī 'Arūzī raconte que ses vers avaient su susciter l'ambition du commandant militaire al-Ḥujistānī, lequel, en 261/875, réussit à soustraire au Saffāride Ya'qūb le contrôle du Khurasan. Une autre tradition transmise par 'Awfī veut que la première *qaṣīda* en persan (*ba pārsī šī' rī*) ait été composée à l'occasion de l'entrée d'al-Ma'mūn à Merv en 193/809 ; cependant, l'extrait de ce *madḥ* adressé au futur calife a été jugé comme apocryphe par Lazard.²⁸⁷ Ce même chercheur estime plus vraisemblable la version du *Tārīḥ-i Sīstān* qui nous narre comment le secrétaire (*dabīr*) de Ya'qūb b. Layṭ, Muḥammad b. Waṣīf, eut l'idée de composer un poème en persan (*šī' r-i pārsī*) pour son maître déplorant de ne pas comprendre les vers arabes qui lui étaient dédiés

²⁸⁴ Utas 2006, p. 181, 182 ; *Id.* 2013, p. 261-69.

²⁸⁵ Henning 1962.

²⁸⁶ Niẓāmī 'Arūzī (p. 32 ; trad., p. 61, 62) et 'Awfī (*Lubāb*, II, p. 2) citent chacun deux distiques attribués à ce poète ; voir aussi Lazard 1964, I, p. 17, 18, 53 et II, p. 12.

²⁸⁷ 'Awfī, *Lubāb*, I, p. 21. Lazard 1964, I, p. 11, 12 ; *Id.* 1975, p. 595. Šams-i Qays (VII^e/XIII^e s.) et Dawlatšāh (VIII^e/XIV^e s.) iront jusqu'à attribuer les premiers vers persans au roi sassanide Bahrām Gūr. Pour un aperçu sur les mythes d'origine de la poésie persane, voir aussi Meisami 1996, p. 138, 139.

par les panégyristes.²⁸⁸ En laissant encore une fois de côté la question de l'authenticité, nous constatons que l'auteur inconnu du *Tārīḥ-i Sīstān* (V^e/XI^e siècle) et 'Awfī (VII^e/XIII^e siècle) s'accordent sur le fait que la première composition poétique en persan moderne prit la forme d'éloge d'un souverain musulman.

Ces anecdotes, mises par écrit aux V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècles, reflètent manifestement la vision de leurs auteurs. À leur époque, la langue persane moderne avait désormais atteint une forme standardisée et un statut de langue littéraire, et cela en grande partie grâce à son emploi dans la poésie de cour. Il est intéressant d'observer comment, *a posteriori*, les chroniqueurs et les anthologistes expliquent l'apparition de la poésie persane comme une solution originale adoptée pour célébrer l'avènement au pouvoir d'un gouvernant musulman dans les territoires iraniens. Cela n'est qu'un reflet de l'importance de la poésie comme instrument de légitimation du pouvoir dans l'Iran médiéval, question sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir au cours de cette thèse.

3.2.3 Les cours orientales comme laboratoire culturel

Les premières cours musulmanes de l'Iran oriental se présentent essentiellement comme des milieux bilingues : l'arabe et le persan sont en effet les langues principales utilisées sous une forme écrite, bien que le turc ainsi que d'autres dialectes iraniens parlés dans les provinces orientales (sogdien, khwarazmien, *ṭabarī*, etc.) n'étaient probablement pas inconnus aux souverains locaux et à leur entourage. De manière générale, nous pouvons affirmer que l'arabe était utilisé de préférence comme langue de l'administration et des échanges diplomatiques, ainsi que dans les émissions monétaires et dans les actes officiels. En ce qui concerne la littérature, les poètes composaient des panégyriques en arabe et en persan, bien que, à partir du V^e/XI^e siècle, le persan s'affirma comme langue de la poésie par excellence. L'arabe resta par ailleurs la langue de référence des ouvrages en prose à contenu religieux et scientifique. À partir de la deuxième moitié du IV^e/X^e siècle, nous assistons néanmoins à une vaste entreprise de traduction des œuvres arabes et au développement d'une nouvelle historiographie en persan. Dans la présente section, nous allons esquisser l'évolution des dynamiques d'interaction entre l'arabe et le persan à l'époque des premières dynasties

²⁸⁸ *Tārīḥ-i Sīstān*, p. 209, 210. Lazard 1975, p. 595, 607, 608.

musulmanes orientales, tout en soulignant les aspects novateurs ainsi que les phénomènes de continuité associés aux différents milieux culturels.²⁸⁹

Les cours iraniennes du III^e/IX^e siècle

Le persan semble avoir été la langue maternelle d'au moins certains membres de la lignée des Tāhirides, qui reçurent par ailleurs une éducation très solide à la langue arabe et à la culture islamique.²⁹⁰ Ces gouverneurs devinrent mécènes de nombreux savants et artistes, et furent eux même hommes de culture et auteurs d'œuvres en poésie et en prose.²⁹¹ Cependant, il semble que les poètes qui séjournèrent à leur cour, quelle que fût leur origine, chantèrent les louanges de leur maîtres exclusivement en arabe : si Ḥanzala Bādġīsī et peut-être d'autres auteurs composèrent des vers persans au cours du III^e/IX^e siècle, ils n'entrèrent jamais au service des Tāhirides.²⁹² Cela n'était probablement pas dû à un refus absolu de la culture iranienne en tant que telle, mais au simple fait qu'à l'époque le persan n'avait pas encore atteint le statut de langue littéraire. À la suite des califes, les membres de cette dynastie fortement arabisée cherchèrent à légitimer leur pouvoir à travers l'œuvre de panégyristes arabes qui n'étaient pas encore confrontés au défi d'expérimenter un nouveau langage poétique.

En revanche, la contribution des premiers Saffārides au phénomène d'affirmation de la langue et de la littérature persane moderne est reconnue par de nombreux historiens et linguistes.²⁹³ D'après le témoignage du *Tārīḥ-i Sīstān*, à la suite de l'exploit de Muḥammad b. Waṣīf que nous avons évoqué plus haut (3.2.2), d'autres poètes auraient composé des vers

²⁸⁹ La question de l'interaction de l'arabe et du persan entre le IV^e/X^e et le V^e/XI^e s. a fait l'objet d'une analyse détaillée par Bosworth (1979), à laquelle nous renvoyons pour une discussion plus approfondie et des références aux sources et aux travaux précédents.

²⁹⁰ L'épisode le plus probant à ce sujet concerne Tāhir b. Ḥusayn qui aurait prononcé ses derniers mots en persan (Tabarī, III.2, p. 1063) ; en outre, Ibn Tayfūr fait souvent référence à des échanges en persan qui eurent lieu à la cour tāhiride jusqu'à l'époque de Muḥammad b. Tāhir (Bosworth 1969b, p. 105, 106).

²⁹¹ Bosworth 1969a. L'étude passe en revue les auteurs qui gravitèrent autour des cours tāhirides en Iraq et en Iran – parmi lesquels figurent des poètes arabes de la stature d'Abū Tammām et Ibn al-Mu'tazz – ainsi que les œuvres attribuées aux différents membres de la dynastie.

²⁹² 'Awfī (*Lubāb*, II, p. 2) affirme que les Tāhirides ne s'intéressaient pas à la langue persane et que, par conséquent, les poètes de l'époque ne s'efforcèrent pas de composer des vers en persan. Dawlatšāh (p. 26), quant à lui, signale que 'Abd Allāh b. Tāhir avait ordonné de brûler les ouvrages rédigés – probablement en moyen perse – par « les Persans et les mages » (*'ajam va muġān*) et qu'aucune composition poétique en persan ne fut mise par écrit jusqu'à l'âge des Sāmānides. Pour une discussion sur la place de la culture persane chez les Tāhirides, voir Bosworth 1969b.

²⁹³ Stern 1970 ; Lazard 1975, p. 595, 607, 608 ; Kraemer 1986, p. 7 ; Bosworth 1994, p. 172-74.

persans pour l'*amīr* du Sistan.²⁹⁴ Parallèlement à ces premiers essais poétiques en persan, il existait un répertoire de poésie panégyrique arabe dédiée à Ya'qūb. Selon l'analyse proposée par Samuel M. Stern, de manière assez paradoxale, une *qaṣīda* en arabe attribuée à Abū Ishāq Ibrāhīm b. Mamšād est devenue célèbre en tant que manifeste du « Persian national sentiment » qui animait le premier Saffāride.²⁹⁵ L'intérêt historique de ce texte est indiscutable, cependant, des orientations plus récentes de la recherche invitent à la prudence dans l'application de notions modernes comme « national identity » à un contexte socio-historique si éloigné et encore mal connu sous plusieurs aspects.²⁹⁶

Le cénacle des Sāmānides (IV^e/X^e siècle)

Une critique similaire peut être soulevée concernant la vision traditionnelle qui fait des Sāmānides les seuls fondateurs du modèle étatique qui se développa au IV^e/X^e siècle dans le monde musulman oriental et les premiers promoteurs du phénomène de « renaissance » de la langue et de la littérature persanes.²⁹⁷ Naturellement, l'apport de cette dynastie aux transformations politiques et sociales qui se produisirent à cette époque, ainsi que la riche production littéraire en persan moderne qui se développèrent sous son patronage ne peuvent pas être négligés. Cependant, ces phénomènes peuvent être considérés comme le couronnement d'un processus qui a des racines plus anciennes, et ne représentent pas une coupure, mais une évolution naturelle dans l'histoire culturelle de la région.

Ce fut pendant le long règne de Naṣr II (301-331/914-943) que la cour de Boukhara devint le centre de culture principal du monde musulman oriental et un pôle d'attraction de poètes et savants. Les deux vizirs de ce souverain, Abū 'Abd Allāh Jayhānī et Abū al-Faḍl Bal'amī, furent à la fois mécènes et auteurs d'œuvres littéraires : le nom de Jayhānī est associé à un ouvrage géographique perdu (*Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*), tandis qu'Abū al-Faḍl Bal'amī fut l'auteur d'une traduction en prose du recueil de fables animalières connu sous le

²⁹⁴ *Tārīḥ-i Sīstān*, p. 211, 212 ; Lazard 1964, I, p. 18, 19, 54-58 et II, p. 13-17.

²⁹⁵ Stern 1970, p. 539-45 ; voir aussi Bosworth 1994, p. 177-80.

²⁹⁶ Tor (2002a, p. 271-73) a proposé une relecture de ce poème, qu'elle a tendance à interpréter comme un témoignage de la contre-propagande 'abbāsīde visant à discréditer Ya'qūb aux yeux de la communauté musulmane.

²⁹⁷ À l'occasion de la conférence *Iran Resurgent ?* (Oxford, 2014), Edmund Herzig a traité la question des relectures de l'histoire des Sāmānides dans l'historiographie iranienne récente qui, sous l'influence du discours nationaliste, attribue à cette dynastie la fondation du premier État iranien.

nom de *Kalīla wa Dimna*.²⁹⁸ À partir de la version de Bal‘amī, perdue, le poète Rūdakī (m. 329/940-41) composa un *Kalīla wa Dimna* versifié en forme de *maṣnavī*, dont ne subsistent qu’un certain nombre de vers épars.²⁹⁹ Ce *maṣnavī* devint sans doute l’œuvre la plus célèbre de Rūdakī chez ses contemporains et successeurs immédiats. En outre, les nombreux poèmes ou fragments de poèmes attribués à cet auteur par les sources postérieures démontrent sa contribution au développement du genre de la *qasīda* persane et son influence profonde sur l’imaginaire et le style poétique des poètes des générations successives.³⁰⁰ Comme Rūdakī, les autres poètes persans au service de la cour des Sāmānides semblent avoir favorisé les formes poétiques de la *qasīda* et du *maṣnavī*.³⁰¹ Dans une communication récente, Ghazzal Dabiri a soutenu que le *maṣnavī* peut être considéré comme la forme la plus caractéristique de la production littéraire sāmānide, tout en montrant à quel point son association au genre épique est réductrice.³⁰² À la même occasion, Dominic P. Brookshaw a traité la question du emploi de la matière épique dans la production panégyrique sāmānide et souligné le rapport étroit entre le *maṣnavī* et la *qasīda* dans la littérature persane de l’époque, où ces deux formes « ouvertes » servaient à véhiculer les images de royauté tirées de l’histoire préislamique et à les réinterpréter dans la nouvelle dimension des cours musulmanes d’Iran. À côté de cette production poétique en persan, un nombre considérable de poètes actifs à Boukhara s’exprimaient en arabe, comme le témoigne l’anthologiste al-Ṭa‘ālibī dans sa *Yatīmat al-dahr*.³⁰³

Le phénomène des traductions prit de l’ampleur sous les descendants de Naṣr II : Maṣṣūr I^{er} b. Nūḥ (350-360/961-967) commandita à son vizir Abū ‘Alī Bal‘amī – fils de Abū al-Faḍl – la traduction des deux ouvrages monumentaux de Ṭabarī : le *Tārīḥ al-rusul wa al-mulūk* et le *Tafsīr* du Coran. La demande d’un commentaire coranique en persan est très significative, puisque elle démontre que, à la moitié du IV^e/X^e siècle, l’arabe ne détenait plus le monopole

²⁹⁸ Comme celle qui sera réalisée deux siècles plus tard à la cour ghaznavide (voir Munšī et 2.2.2), cette traduction se basait sur la version arabe d’Ibn al-Muqaffa‘, dérivée à son tour d’un ouvrage en moyen perse. Pour une histoire de la circulation de ce recueil d’anecdotes d’origine indienne, voir Riedel 2010. À propos de la diffusion de contes tirés du *Pañcatantra* et des épopées des héros du Sistan dans la tradition écrite et orale sogdienne, voir Grenet 2015.

²⁹⁹ Dans le *Dīvān* du poète, ces vers sont mêlés à d’autres probablement tirés d’une version versifiée du *Sindbādnāma*, voir Rūdakī, p. 153-70, vv. 826-954.

³⁰⁰ de Blois 1994 ; Meisami 1996, p. 140-46.

³⁰¹ Pour un recensement de ces poètes, dont plusieurs restent mal connus, voir Lazard 1964, I, p. 20-36.

³⁰² Conférence *Iran Resurgent ?* (Oxford, 2014).

³⁰³ Treadwell 1991, p. 175 ; Orfali 2009, p. 278.

absolu sur les ouvrages à contenu religieux.³⁰⁴ Quant à la version persane des *Annales*, connue sous le titre de *Tārīḥ-i Bal'amī*, elle est une réécriture plus qu'une traduction, et offre le premier exemple d'une histoire universelle présentée dans une perspective largement irano-centrique.³⁰⁵

Un second type d'ouvrages à contenu historique apparu pendant la période sāmānide est celle des *Šāhnāmas* rédigés dans la deuxième moitié du IV^e/X^e siècle. Le premier exemple connu est celui du *Šāhnāma* en prose sponsorisé par Abū Maṣṣūr Muḥammad Ṭūsī (m. 350/961), commandant militaire de l'armée du Khurasan et gouverneur de Nišāpūr sous les Sāmānides. L'ouvrage aurait été composé en collaboration par un groupe de savants sous la direction du vizir de Ṭūsī, Abū Maṣṣūr Ma'marī, et terminé en 346/957. Malheureusement, seule la préface du *Šāhnāma-yi Abū Maṣṣūrī* est conservée : d'après l'analyse de Meisami, le ton et le contenu de ce texte dénonceraient la volonté de légitimer le pouvoir d'Abū Maṣṣūr Ṭūsī sur la ville de Ṭūs et, peut-être, sur le reste du Khurasan, en vertu de ses liens avec l'ancienne noblesse iranienne et de son soutien à l'Islam.³⁰⁶ D'autres *Šāhnāmas* semblent avoir été composés à cette période, en prose ou en vers, dont il ne reste que des mentions.³⁰⁷ Au début du règne de Nūḥ II b. Maṣṣūr (366-387/976-997), le poète Daqīqī entreprit la composition d'un *Šāhnāma* en vers qui resta inachevé à cause de la mort de l'auteur (366/976 ou 367/977). Mais son œuvre fut continuée par Firdawsī qui intégra environ mille distiques de Daqīqī dans son célèbre *Šāhnāma*, présenté à la cour du souverain ghaznavide Maḥmūd vers 400/1010 (2.2.1).³⁰⁸

³⁰⁴ D'après l'analyse de Meisami (1999, p. 36, 37), cet ouvrage était destiné à l'éducation religieuse de la population hétérogène de l'État sāmānide. Sur les traductions du Coran et les œuvres d'exégèse en persan qui virent le jour à cette époque, voir Karame et Zadeh 2015, p. 150-80.

³⁰⁵ Meisami 1999, p. 23-37 ; Daniel 2003. Voir aussi Dabiri 2013, où l'auteur montre comment l'interpénétration entre les histoires des prophètes et des anciens rois d'Iran cherche à promouvoir l'intégration de la langue et de la culture persanes dans la communauté islamique.

³⁰⁶ Meisami 1999, p. 20-23. La généalogie présentée dans la préface attribue à Abū Maṣṣūr Ṭūsī une descendance du roi mythique Jamšīd, d'après un usage courant chez les dynasties musulmanes d'Iran, voir Bosworth 1973a et 3.1.2.

³⁰⁷ Meisami 1993, p. 25 ; *Id.* 1999, p. 37 ; van Zutphen 2014, p. 21-25.

³⁰⁸ Khaleghi-Motlagh 1993. D'après cet auteur, le *Šāhnāma-yi Abū Maṣṣūrī*, tout en offrant une traduction de l'œuvre pehlevi intitulée *Ḥ'adāy-nāmag*, aurait constitué la source commune des rédactions de Daqīqī et de Firdawsī. Cette hypothèse est soutenue par le fait que les trois auteurs des *Šāhnāmas* sont tous originaires de Ṭūs et par le parallèle avec la tradition textuelle du *Kalīla wa Dimna*, traduit en prose et puis transformé en forme versifiée. Cependant, la perte du texte d'Abū Maṣṣūr empêche de vérifier cette théorie.

Cette impulsion à la diffusion d'une culture écrite en persan moderne avait des finalités principalement utilitaires : d'une part, les œuvres traduites ou adaptées de l'arabe ou du moyen perse rendaient le savoir plus accessible aux classes dirigeantes des régions iraniennes ; d'autre part, elles véhiculaient des messages de propagande.³⁰⁹ Puisque les souverains Sāmānides devaient légitimer leur pouvoir sur un empire qui comprenait des ethnies et des traditions culturelles très diverses, à leur cour se développa une culture syncrétique qui cherchait à harmoniser la doctrine islamique et la culture arabe avec l'héritage culturel local. Ainsi, la production littéraire sponsorisée par les Sāmānides comprend des ouvrages qui sont l'expression de traditions bien distinctes. Néanmoins, qu'il s'agisse de la traduction des *Annales* de Ṭabarī ou de la composition d'un *Šāhnāma*, la volonté de s'approprier des modèles anciens et de les transformer en fonction du discours de légitimation des nouveaux souverains iraniens de l'Orient musulman reste une constante.³¹⁰

Face à cet élargissement du champ d'utilisation du persan et à la perte de tout document rédigé par la chancellerie sāmānide, la question de la langue officielle adoptée par le système administratif reste l'objet d'un débat. Sur la base de certains témoignages dans les sources, les historiens ont tendance à considérer que le persan était largement utilisé à la cour, bien que l'arabe fût maintenu pendant certaines phases et dans certains contextes, par exemple celui des échanges avec le califat.³¹¹ L'arabe était toujours employé dans les légendes et les titulatures inscrites sur les monnaies sāmānides, ce qui n'est pas surprenant, puisque ces émissions monétaires avaient pour modèle celles des 'Abbāsides. En outre, le réseau commercial des Sāmānides allait bien au delà des régions iraniennes pour inclure les territoires occidentaux du califat et certaines régions de l'Europe du nord.³¹² Le seul témoignage matériel attestant l'adoption d'un titre dérivé de la tradition iranienne par le sāmānide Manšūr I^{er} b. Nūḥ est un médaillon en argent conservé à l'Ashmolean Museum

³⁰⁹ Lazard 1975, p. 630 ; Meisami 1999, p. 18, 19.

³¹⁰ D'après l'analyse de Meisami (2000, p. 367, 368), les deux modèles « islamique » et « iranien » jouaient chacun leur rôle dans le discours politique des Sāmānides ; mais l'historiographie des époques successives révèle un intérêt croissant pour les histoires des dynasties islamiques (*Id.* 1993, p. 250, 251).

³¹¹ Frye 1975, p. 145 ; Treadwell 1991, p. 142, 178, 179.

³¹² Parmi plusieurs études qui analysent les monnaies sāmānides, nous nous limitons à citer deux articles qui cherchent à lire les sources numismatiques en fonction d'une reconstitution historique : Atakhodjaev 2002 ; Treadwell 2003. La question de la découverte de *dirhams* sāmānides en Scandinavie et Grand Bretagne est l'un des axes de recherche principaux du projet *Dirhams for Slaves* (University of Oxford).

d'Oxford et daté 358/968-969, qui montre sur son avers le titre *šāhānšāh* inscrit en moyen perse aux deux côtés d'un buste royal.³¹³ D'après l'hypothèse de Treadwell, ce médaillon serait l'imitation d'un objet similaire produit à la cour du Būyide Rukn al-dawla en 351/962 et Manšūr aurait adopté ce titre pour revendiquer sa supériorité sur le souverain rival.³¹⁴

La circulation de savants et lettrés

Le médaillon sāmānide est un révélateur des échanges qui pouvaient avoir lieu entre les différentes cours de l'Iran médiéval, liées par des rapports changeants de rivalité et d'allégeance. Un exemple célèbre est celui de la *qašīda* dédiée par Rūdakī à un *amīr* du Sistan : d'après le *Tārīḥ-i Sīstān*, le poème aurait été composé à la cour sāmānide de Naṣr II b. Aḥmad pour commémorer un exploit du Saffāride Abū Ja'far Aḥmad b. Muḥammad b. Ḥalaf (311-352/923-962) contre un ennemi commun. En reconnaissance, le Sāmānide aurait porté un toast et envoyé des magnifiques cadeaux à Abū Ja'far, accompagnés d'une coupe de vin scellée et par la susdite *qašīda* qui s'ouvre avec un *nasīb* dédié au processus de vinification (*mādar-i may bikard bāyad qurbān ...*).³¹⁵

Abū Ja'far était le premier représentant de la deuxième lignée de la famille saffāride – dite des Khalafides, pour la différencier de la première lignée, dite des Laythides – qui prit le pouvoir au cours du IV^e/X^e siècle.³¹⁶ Bien que l'influence politique des Khalafides resta substantiellement limitée à la région du Sistan, leur capitale, Zarang (ar. Zaranj), devint un centre d'attraction pour l'élite intellectuelle du monde musulman oriental. Les poètes et savants travaillant au service de cette deuxième branche saffāride semblent avoir privilégié l'arabe dans leur production littéraire en poésie et en prose. À la cour d'Abū Ja'far

³¹³ Treadwell 2003, p. 327-30. Dans une communication récente, Frantz Grenet a observé que le portrait du souverain, représenté de profil et avec une tresse, peut être rapproché du type iconographique du turc héphtalite (séminaire *Le Livre des Rois de Ferdowsi et les épopées sistaniennes : strates textuelles, strates iconographiques*, Collège de France - Paris, mars 2017).

³¹⁴ Sur l'utilisation de titres d'origine iranienne dans la titulature des Būyides, voir Madelung 1969 ; Richter-Bernburg 1980. À côté de l'intérêt montré pour le passé préislamique, la vie culturelle à la cour des Būyides semble avoir été principalement arabophone, voir Bosworth 1979, p. 61-63.

³¹⁵ *Tārīḥ-i Sīstān*, p. 317-23 ; Bosworth 1994, p. 287-91. Pour une analyse du poème, voir Ross 1926 ; Meisami 1996, p. 140-44.

³¹⁶ À propos de l'histoire des Khalafides, voir Bosworth 1994, p. 267-339.

séjournèrent le célèbre philosophe Abū Sulaymān al-Sijistānī et d'autres représentants de son cercle, ainsi que de nombreux panégyristes arabophones.³¹⁷

Son fils et successeur Ḥalaf b. Aḥmad (352-393/963-1003) égala et surpassa le premier khalafide en tant qu'homme de culture et mécène : l'œuvre la plus célèbre qu'il commandita fut un commentaire monumental du Coran rédigé par un comité de savants. En outre, des vers d'éloge furent dédiés à Ḥalaf par les poètes Badī' al-Zamān Hamadānī et Abū al-Faḥ Bustī, tous deux d'origine persane, mais principalement connus pour leur riche production littéraire en langue arabe.³¹⁸ Les biographies de ces deux poètes nous offrent des exemples typiques de « migrations » de lettrés motivées par les transformations du cadre géopolitique au tournant des IV^e/X^e et V^e/XI^e siècles. Après avoir quitté Nīšāpūr dans la période de déclin des Sāmānides, Hamadānī se rendit à la cour de Ḥalaf et lui dédia l'une de ses célèbres *maqāmāt* et plusieurs panégyriques. Suite à la conquête du Sistan par les Ghaznavides (393/1002), le poète s'installa à Hérat et composa des éloges de Maḥmūd, sans probablement être officiellement rattaché à sa cour. Quant à Abū al-Faḥ Bustī, il fut initialement *dabīr* à Bust au service du commandant militaire turc Bāytūz, mais, après la conquête de la ville par Sebūktigīn (367/977-78), il fut nommé chef de la chancellerie ghaznavide naissante. Il exerça les métiers de secrétaire et poète de cour sous le règne de Maḥmūd, au moins jusqu'à l'année 395/1004-5 ; ensuite, il tomba en disgrâce pour des raisons inconnues et finit ses jours en Transoxiane.

Deux grands érudits qui passèrent d'une cour à l'autre à la même période, Ibn Sīnā (Avicenne) et Abū al-Rayḥān al-Bīrūnī, nous offrent un autre exemple de la prospérité et de l'internationalisation des sciences dans les provinces musulmanes orientales.³¹⁹ Ibn Sīnā (m. 428/1037) débuta sa carrière de médecin à la cour du Sāmānide Nūḥ II, il séjourna ensuite au Khwarazm et dans le Gurgān, pour entrer au service des Būyides à Rayy, Hamadan et, finalement, des Kākūyides à Ispahan. Quant à Bīrūnī (m. 440/1148 ou 442/1050), il était originaire de Kāṭ au Khwarazm, il travailla au service des Khwārazm-Shahs, des Sāmānides

³¹⁷ Sur le milieu culturel de la cour saffāride au IV^e/X^e s., voir Kraemer 1986, p. 8-24 ; Bosworth 1994, p. 292-97.

³¹⁸ 'Utbī *a*, p. 199-201 ; *Id. b*, I, p. 375-83 ; voir aussi Bosworth 1994, p. 328-37.

³¹⁹ Les deux savants furent auteurs prolifiques d'œuvres scientifiques, composées pour la plupart en langue arabe : Ibn Sīnā est devenu célèbre pour ses traductions des traités médicaux d'Hippocrate et de Galien (*Qānūn*) et pour de nombreux traités inspirés par la pensée philosophique d'Aristote ; Bīrūnī est particulièrement connu pour ses études d'astronomie et de sciences naturelles, et pour ses recherches sur l'histoire et les coutumes des populations indiennes. Voir Gutas 1987 ; Bosworth 2010.

et des Ziyārides, et termina sa carrière sous les Ghaznavides. D'après une célèbre anecdote transmise par Nizāmī 'Arūzī, le transfert de Bīrūnī à Ghazni avait fait suite à une requête explicite de Maḥmūd qui aurait ordonné au souverain du Khwarazm, Abū al-'Abbās Ma'mūn II (ca. 399-407/1009-1017), de lui céder les représentants les plus éminents du cénacle de Gurgānj.³²⁰ À cette même occasion, Ibn Sīnā et d'autres savants auraient refusé d'entrer au service du Ghaznavide et auraient prit la fuite.³²¹ En dépit des doutes sur son historicité, cet épisode montre bien comment le transfert d'une cour à l'autre à la recherche d'un mécène était déjà à cette époque un passage presque obligé de la carrière des hommes de culture. Cette circulation des savants n'était pas limitée aux périodes de crise et eut une influence déterminante sur les échanges des pratiques administratives et des traditions culturelles entre les différentes cours de l'Iran oriental.

Les quelques témoignages que nous venons d'évoquer, montrent à quel point les Ghaznavides surent réunir à leur cour des fonctionnaires, poètes et scientifiques ayant travaillé au service des dynasties voisines, tout en organisant leur État sur le modèle culturel hérité de leurs prédécesseurs. Les biographies des principaux hommes de lettres actifs sous les Ghaznavides, que nous avons présentés précédemment (2.1.1, 2.2), montrent que les échanges avec les États voisins continuèrent pendant les différentes phases de l'histoire de cette dynastie. Ce même processus impliqua dans la dynamique du transfert culturel les nouveaux pouvoirs qui s'affirmèrent dans l'Orient musulman au cours des V^e/XI^e et VI^e/XII^e siècles : les Qarakhanides, le Seljuqides, les Ghūrides, ainsi qu'un certain nombre de dynasties locales.³²²

³²⁰ Nizāmī 'Arūzī, p. 150-52 et trad., p. 143-45. Sur l'histoire des Ma'mūnides du Khwarazm (385-408/995-1017), voir Bosworth 1984.

³²¹ Certaines sources attestent que la bibliothèque d'Ibn Sīnā fut emportée d'Ispahan à Ghazni en 425/1034 et incendiée un peu plus d'un siècle plus tard au cours de la dévastation de cette ville par les Ghūrides (4.1.3), pour une analyse détaillée de ces témoignages et une remise en question de l'authenticité de l'épisode rapporté, voir Reisman 2003.

³²² À propos du rôle important joué par des dynasties « mineures » d'Asie centrale dans la transmission des sciences, voir Vesel 2009.

